

Pierre Dufau : un exemple de probité architecturale.

Posté le : 4 août 2008 14:53 | Posté par : Pierre Dufau

Catégorie: Analyse d'une oeuvre

On n'a pas l'habitude de juger d'un architecte ou d'une architecture en termes de probité. A l'occasion du centenaire de la naissance de Pierre Dufau c'est pourtant ce mot là qui s'impose. Pierre Dufau aura été l'architecte de la probité et ce legs à lui seul vaut l'hommage qu'on lui rend aujourd'hui : il parlera aux jeunes générations d'architectes et d'amoureux de l'architecture.

La probité, Pierre Dufau l'entendait d'abord vis-à-vis du client et des usagers des bâtiments qu'il construisait.

Prenons l'exemple du Plessis Tréville, en 54. Il s'agissait d'urgence. L'urgence pouvait commander n'importe quoi et l'Abbé Pierre avait des idées bien arrêtées : « des hangars avec un poêle au milieu ! ». Inacceptable pour Pierre Dufau. Aussi sommaires que fussent les pavillons à construire ils devaient obligatoirement à ses yeux :

- Eviter toute promiscuité, en séparant la couche des enfants et celles des parents.
- Permettre une hygiène maximum même si le coin douche ne pouvait être que très sommaire
- Créer un environnement sain avec un maximum de lumière.

Il imposa cette manière de voir avec l'aide du Ministère. La misère est un sujet grave qu'il faut aborder avec probité en se souciant d'abord des pauvres gens à secourir. Même s'il faut un peu batailler avec les stratégies diverses d'une ONG méritante.

La probité consistait aussi à ne pas perpétuer bêtement des conventions qui n'avaient plus lieu d'être. Dans les logements la cuisine était de grande tradition bourgeoise renforcée par Haussmann confinée à une fenêtre sur cour. Sans être un doctrinaire du féminisme il n'admettait pas cette architecture méprisante pour une « bonne à tout faire » en voie de disparition. Dans tous ses logements la cuisine donne sur la vue principale et dans la mesure du possible il a fait disparaître les cours, comme on le voit notamment dans l'immeuble du 4 rue Oudinot. Cinquante ans plus tard ces idées ont triomphé pratiquement partout. Mais combien de moquerie il a essuyé quand il les a mis en œuvre le premier.

Dans la réalisation de la cité scolaire d'Amiens, il refuse l'idée du lycée caserne où le gamin doit souffrir. Il crée un immense espace vert. Pour les enfants, leur détente, leur récréation et leur... dignité. C'est le premier « campus » de l'histoire architecturale de France. Et ce n'était pas pour des étudiants mais pour des scolaires !

Dans ses immeubles de bureaux il se fait le théoricien et le premier architecte praticien d'espaces collectifs de haute qualité pour tous, cadres comme employés. Il révolutionne le « restaurant d'entreprise ». Il refuse la théorie haussmannienne de l'immeuble de rapport : un étage de luxe pour les patrons ; des sentines pour les autres. Pour tous il y aura du marbre dans les parties collectives, des décorations soignées, un effort de confort inégalé. C'est là une forme de probité sociale qui sera une constante de ses conceptions. Ce n'était pas l'architecte des escaliers spéciaux réservés aux cadres et des cabinets secrets pour dirigeants snobinards.

La probité, il l'a voit aussi vis-à-vis de la technique. Ce n'est pas une maladie honteuse. Elle a sa vérité et sa force. Il l'a met en musique pour lui faire donner ce qu'elle a à donner. Le radôme de Chinon en est un des plus frappants exemples. Mais plus humblement il cherchait à faire en sorte que toutes les zones techniques soient soignées le plus possible alors que jusque là elles étaient traitées avec le plus grand mépris. Chaufferie immaculée, salle électrique futuriste, Pierre Dufau considérait que les soutiers des salles des machines avaient des droits.

On dira : voilà certes des préoccupations honorables et bien venues mais est-ce là de l'architecture et que veut dire « probité » en architecture ?

C'est évidemment de l'architecture. Peut être veut-on parler de formes et d'esthétiques extérieures ? La probité ici consiste à ne tromper personne. Pas de gestes architectural gratuit, pas d'emphase, pas de décorations outrancières, pas de polychromie, rien de ce qui permet de noyer dans les frous-frous de la mode, de l'accessoire ou du maniérisme la vérité d'un ouvrage, fut-il d'avant-garde ou ultra moderne. Il craignait que la chaleur artificielle empêche que s'épanouisse la lumière fondamentale d'un ouvrage.

La probité c'était aussi une sorte de modestie. Beaucoup des ouvrages commandés à Pierre Dufau étaient littéralement énormes et en danger d'imposer leur masse à tout l'environnement. Que d'efforts alors pour rendre modeste et discret ce qui pouvait être excessivement imposant ! Que l'on pense par exemple à l'hôtel Méridien Montparnasse, et ses mille chambres. Il est mis de travers par rapport à la rue ; une terrasse permet de cacher partiellement l'emprise de l'immeuble. Les façades sont traitées verticalement avec une couleur blanche et des lignes de fuites noires pour étirer la perspective. On évite le plus possible les grands plans. La façade est divisée en de multiples fragments. Un des plus grands bâtiments de Paris est aussi un des plus discrets.

L'architecture impose de multiples arbitrages. La probité consiste à éviter qu'ils tournent à la compromission. Non, décidément non, arbitrer n'est pas se compromettre. D'où de multiples combats contre tout ce qui interdit la vérité de l'œuvre qu'il s'agisse de réglementations absurdes, de contraintes indues imposées par des nuls, ou de mentalités perverses alimentées par des démagogues. Rien de pire que « l'architecture d'accompagnement », que le renoncement à son temps, que la soumission aux oukases de la mode ou de l'ignorance.

Oui, la probité était d'accepter son temps, ses techniques, ses risques aussi. Sans se mettre en avant par des gestes certes passionnants pour les critiques d'art mais désastreux pour les maîtres d'ouvrages et invivables pour les résidents.

Pierre Dufau a toujours été à la pointe des combats où il y avait des coups à prendre au service de la profession et de l'exercice plein de la profession d'architecte mais s'est toujours tenu modestement loin derrière les besoins de ceux qu'il servait.

Pierre Dufau n'a jamais été au service de lui-même, répétant inlassablement les bonnes formules de succès faciles. Chacune de ses œuvres est unique et originale. Quelles similitudes entre le Palais des sports de Paris, le siège de Safran, l'hôtel Méridien Montparnasse, la Mairie de Créteil, La présidence de la république de Côte d'ivoire, le siège d'AXA à Bruxelles ? Aucune assurément.

Mais chaque ouvrage apprenait quelque chose à l'agence et cette accumulation de savoirs servait pour la suite. Pierre Dufau ne croyait pas à l'architecte génial dessinant le soir sur la nappe de la salle à manger familiale. Il croyait au savoir accumulé par des équipes partageant des valeurs.

On ne partage pas sans probité.